

Le 67^e régiment s'était distingué par sa bravoure ordinaire. Le général commandant demanda au colonel un des plus braves officiers, pour porter le rapport du combat au prince, gouverneur d'Alger.

Charles eut le bonheur d'être choisi et chargé de cette agréable mission.

Le prince, en recevant la nouvelle d'un combat si glorieux, détacha la croix d'honneur qu'il portait à sa boutonnière, et la fixa lui-même sur la poitrine du jeune officier. C'était témoigner à toute l'armée la satisfaction qu'éprouvait Son Altesse Royale.

Pouquoi faut-il que ce prince, modèle de clémence et de justice, de bravoure et de bonté, ait été enlevé par une horrible catastrophe, à l'amour de l'armée et de la France entière ?..

Hélas ! c'est que la Parque inhumaine et cruelle se plaît à trancher le fil de nos jours, sans égard pour les dignités, les rangs ou les honneurs ; harpie sans cesse altérée, toujours elle a soif de sang et frappe impitoyablement, comme un canon brutal, à droite, à gauche, au centre, et dans la mêlée.

De retour au camp, Charles reçut les félicitations de ses camarades, flattés et jaloux en même temps de le voir décoré de la croix des braves. Peu de jours s'étaient écoulés dans un hivouac tranquille, et déjà les Bédouins harcelaient de nouveau nos troupes.

On avait méprisé d'abord leurs audacieuses escarmouches. Mais, comme ils se montraient en force et nombreux, le général en chef ordonna de placer des sentinelles perdues, des postes avancés et de pousser de fréquentes reconnaissances.

Dans une découverte, peut-être trop imprudente et poussée trop loin pendant la nuit, Charles fut frappé d'une balle ennemie à la poitrine. Comme il vomissait le sang et exhalait le râle de la mort, ses camarades l'abandonnèrent dans un ravin où les eaux coulaient par torrents.

Le lendemain, Charles était rayé des contrôles de l'armée, et porté sur la liste glorieuse des défenseurs de la patrie, morts au champ d'honneur.

Mais, Dieu qui protège les bons, dans sa colère même, avait voulu que ce fils si dévoué, ce soldat si brave, échappât comme par miracle aux coups du sort.

Pendant la nuit qui suivit le combat, Charles, dont la blessure, quoique bien grave, n'était pas mortelle, recouvra assez de forces pour se traîner au-dessus du ravin, et gagner les bornes de la route stratégique.

Des soldats français vinrent à passer dès le matin, et répondirent aux cris plaintifs et mourants du pauvre officier.

Ces hommes, aussi compatissants que braves, se hâtèrent de couper des branches de palmier et improvisèrent un brancard, à l'aide duquel

Charles fut transporté à l'ambulance la plus rapprochée.

Là, des chirurgiens habiles sondèrent les plaies du blessé et en firent aussitôt le pansement.

Pour un instant le sang du moribond s'était glacé dans ses veines, et la circulation, arrêtée, menaçait de tarir les sources de la vie. Ah ! soupirait Charles, si du moins je pouvais tracer de ma main défaillante, un dernier adieu à ma mère, à ma sœur...et, sa tête lourde retombait sur le feuillage vert qui lui servait d'oreiller.

A neuf heures du matin, un soleil ardent réchauffa ses membres paralysés par la douleur, et il sembla renaitre à la vie.

Un officier du régiment de Charles, de service à l'ambulance, l'avait reconnu malgré les souillures de sang qui le rendaient méconnaissable. Cet officier était près de lui comme pour recevoir son dernier souffle.

Charles en rouvrant les yeux à la lumière, aperçut ce bon camarade, et lui tendant la main, il le pria de lui procurer une simple feuille de palmier ou de bananier, sur laquelle il put graver un seul mot pour sa famille,

Ses desirs furent bientôt satisfaits : C'était en ce moment l'unique souhait de sa vie, que Dieu n'avait point encore frappée d'interdiction. Ce souhait accompli, Charles grava sur la feuille de palmier son dernier adieu à sa mère et à sa sœur :

« Je vivais pour vous, ma mère, et pour toi, ma sœur.....Mais, je meurs pour la patrie... adieu !.. »

Et il chargea son loyal camarade de transmettre ces mots à leur adresse.

III. La Récompense.

Cet adieu, si tendre et si affligeant à la fois, était parvenu avec la rapidité de la vapeur (les mauvaises nouvelles arrivent toujours trop vite) à la mère et à la sœur de Charles.

Elles semblaient s'y être préparées d'avance ; car on voyait sur leurs visages les traits accablants de l'inquiétude et du chagrin.

—Courage, ma bonne mère, disait la jeune fille, la paix est faite, et si, par bonheur, mon frère n'était pas mort, nous le reverrions bientôt près de nous !

—Non, ma fille, tout espoir est perdu : Charles est mort glorieusement, c'est là notre unique consolation. Si pourtant...Mais non, non, il eût écrit. Depuis si longtemps !..

—C'était impossible, ma mère...

En parlant ainsi, la jeune fille retenait ses larmes, et cherchait à faire passer au cœur de sa mère une lueur d'espérance qu'elle n'entrevoyait pas elle-même.

Cependant la fortune, le destin, le hasard, tout dans ce monde est soumis à d'étonnantes bizarreries. Déjà le printemps au doux soleil réchauffait la nature. Les oiseaux, de retour